



Le ne fay rien  
sans  
**Gayeté**

*(Montaigne, Des livres)*

Ex Libris  
José Mindlin

56  
PHALANSTÈRE DU BRÉSIL.

VOYAGE

DANS

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

*par Louis Bacheler*

---

---

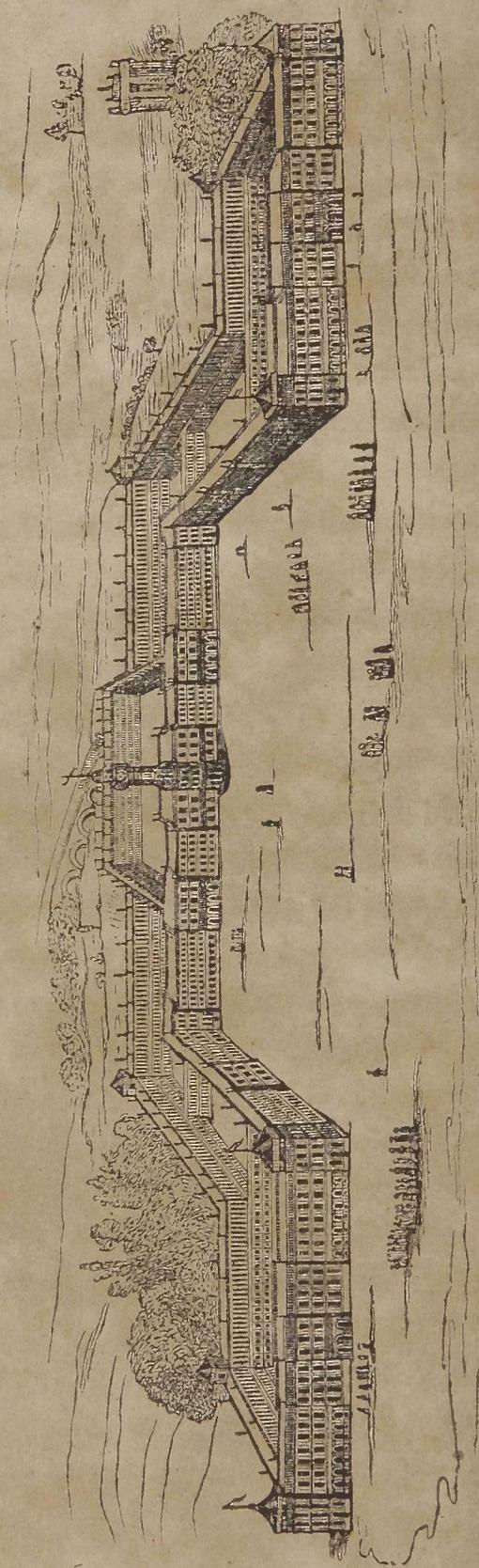


CHEZ TOUS LES LIBRAIRES,  
ET À L'AGENCE COLONIALE DU BRÉSIL, RUE DES PROUVAIRES, 8.

—  
1842.







PHALANSTÈRE DU BRÉSIL.

# PHALANSTÈRE DU BRÉSIL.



## VOYAGES

DANS

## L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

La lettre que nous donnons au public nous a paru d'un si grand intérêt et reproduire avec une si scrupuleuse et si élégante fidélité tout ce qu'on peut désirer savoir sur l'éta' de l'essai phalanstérien au Sahy (1), que nous nous sommes fait un devoir de la publier.

La personne qui l'a écrite avec tant de cœur et de goût nous pardonnera, en faveur de notre cause qui est la sienne, et que nous croyons bien servir en cela, de faire connaître à tous cette magnifique narration qu'elle n'adressait qu'à quelques-uns.

J'étais lassé de l'Amérique espagnole. Les cris de mort des satellites de Rosas, les scènes de carnage que j'avais vues, m'inspiraient une profonde horreur. Hélas, ce n'est point là ce que j'étais venu chercher au Nouveau-Monde ! Monte-Video, il est vrai, m'offrait un séjour plus tranquille, et la nombreuse population française qui y afflue me donnait l'occasion d'y retrouver plus facilement les souvenirs et la langue de

---

(1) On sait que la péninsule du Sahy est située sur le fleuve de Saint Francisco, dans la province de Sainte-Catherine.

la patrie. Cependant rien n'y entretenait cette impé-  
rissable espérance, ce désir impérieux qui me pour-  
suivaient partout, de voir réaliser la commune-mo-  
dèle de Fourier, qui semble cependant avoir été  
conçue pour ces terres vierges, où les sociétés hu-  
maines peuvent se former en dehors de tous les pré-  
cédens et de tous les abus du vieux monde. D'un  
autre côté, cette affluence d'émigrans, qui offre  
quelque agrément à Monte-Video, présente aussi ses  
inconvéniens. Déjà les moyens de subsistance com-  
mencent à manquer à cette population croissante,  
qui s'entasse dans la ville et craint de s'épandre dans  
la campagne. J'avais donc sous les yeux la misère, la  
concurrence anarchique, la démoralisation, en un  
mot, tous les fléaux de la phase descendante de la  
civilisation dans laquelle nous nous trouvons, et le  
contraste de cette décadence sociale était plus triste  
encore pour moi sur cette terre du Nouveau-Monde,  
où tout est né d'hier, que dans notre vieille Europe,  
où tout s'harmonise avec les idées de ruine, de déca-  
dence et de destruction. Enfin, pour comble de maux,  
le lieutenant de Rosas, Orribe, commença au mois  
de juin de cette année à envahir le territoire de la ré-  
publique orientale, et je me vis de nouveau menacée  
de vivre sous le régime sanguinaire du restaurateur  
des lois et de la liberté. L'horrible cri, *mort aux sau-  
vages unitaires*, presque toujours suivi de quelque  
exécution sanglante retentissait déjà à mes oreilles.  
Placer le portrait de Rosas dans mes cheveux, m'in-  
cliner devant cette image détestée qu'on promène  
dans les rues, la voir placée dans les églises au-dessus  
de celles du Christ, tout cet enchaînement de bur-

lesques horreurs que peut-être suivrait un massacre universel de tous les Français résidans à Monte-Video, m'inspirait un vif désir de quitter enfin cette ville, et je pensais à me joindre à quelque caravane de voyageurs qui se rendraient au Paraguay, pour de là traverser l'Amérique du sud, et me rendre au Chili et au Pérou. L'administration que le docteur Francia a établie et qui rappelle plusieurs points de la théorie sociétaire de Fourier, m'inspirait une grande curiosité. J'appris avec un vif plaisir que tous les détails donnés par l'auteur de *la fausse industrie*, et que j'avais regardés comme une fable ingénieuse étaient au contraire parfaitement véridiques, et qu'ainsi la théorie sociétaire était déjà réalisée en partie dans l'ancien domaine des Jésuites et montrait chaque jour son excellence par le bonheur des habitans de ce pays privilégié. Tous les voyageurs que j'ai vus, ne tarissaient pas en éloges sur le bien-être dont jouissent les habitans du Paraguay, et sur la bonté du système social fondé par les jésuites, amélioré par Francia, et continué en ce moment par son neveu, digne héritier de ce grand homme. Puisse bientôt la théorie pure de Fourier compléter les lacunes qui le déparent encore ! nulle terre n'est aussi bien préparée pour une transition subite au régime phalans-térien, et l'effet de cette conversion inévitable, qui réagira sur toute l'Amérique méridionale ne peut manquer d'élever bientôt cette portion du globe au plus haut degré de prospérité et de grandeur.

J'avais aussi une prédilection intime pour la terre des Incas. Le Pérou, lorsque les Espagnols l'ont découvert, loin d'offrir, comme le Mexique, un mélange

de barbarie et de civilisation semblait au contraire échapper aux conditions qui amènent cette dernière période, et passer, par une influence inexplicable, des phases de l'édenisme et du patriarchat à celle du garantisme et du socialisme; le gouvernement des Incas était tout patriarcal. La culture des champs sociaux, par grandes masses, au profit des veuves, des pauvres, et des malades était une coutume toute garantiste. Les mœurs étaient douces, les coutumes pleines de poésie. Il est donc probable que le peuple péruvien au xvi<sup>e</sup> siècle marchait rapidement à la sixième et septième période sociale, et que sans la découverte des Espagnols il y serait entré naturellement, sans traverser les effroyables misères qu'entraîne avec elle la période civilisée, dans laquelle se débat aujourd'hui l'Europe agonisante. Alors la chimie expérimentale et l'art nautique, fruits admirables, mais amers de la sixième période, se seraient développés dans les débuts de l'harmonie, et c'eût été le Nouveau-Monde, qui fort de sa régénération serait venu à la découverte de l'ancien. Il nous aurait apporté l'association, la richesse, le bonheur, la liberté. Nous serions devenus sa conquête, mais une conquête pacifique, qui n'aurait coûté que des larmes de bonheur. Quelle différence dans celle des Espagnols! quelle distance de Pizarre à Fourier!

Mais pendant que je roulais ces pensées dans mon esprit, une nouvelle imprévue vint changer toutes mes résolutions. J'appris que dans le nord de la province de Sainte-Catherine, dans la presqu'île du Sahy, venait de s'établir sous la direction du docteur Mure, une colonie phalanstérienne. Cette nouvelle ne me

laidait aucune incertitude sur le parti que j'avais à prendre. Je me hâtai donc de partir pour Sainte-Catherine, après avoir communiqué mon projet à mes amis, qui m'en détournèrent pour la plupart ; car la foi est encore cent fois plus rare en Amérique, qu'en France. Il semble que l'esprit de l'homme se rappetisse et s'atrophie à mesure qu'une nature plus grande multiplie autour de lui les motifs de conviction et d'enthousiasme.

Je fus même stupéfaite de la froideur d'un journaliste phalanstérien que j'avais rencontré à Montevideo, et que je croyais plein d'un feu inextinguible ; hélas ! l'apostolat avait pâli devant les intérêts d'un petit négoce. La sommité phalanstérienne s'était prise d'une passion incroyable pour le commerce mensonger, et ne montra pas la moindre sympathie pour l'éblouissante manifestation du Sahy.

J'arrivai donc seule à Sainte-Catherine dans le courant du mois de juillet. Je me hâtai de me présenter à M. Mafra, inspecteur de la colonie pour le compte du gouvernement, qui donna aussitôt des ordres pour que le brick *Desterro* qui partait en ce moment chargé de troupes pour Paranagua, me prît à son bord et me laissât en passant, dans la baie de Saint-Francisco, qui baigne la presqu'île du Sahy. Je m'embarquai immédiatement, et grâce à la complaisance du commandant, je ne me trouvai pas trop mal pendant ma courte traversée de la nombreuse et bruyante compagnie qui encombrait le navire. Partis à cinq heures du soir de la ville de Sainte-Catherine, nous fûmes en vue du Sahy dans la matinée du lendemain, et le 25 juillet 1842, à midi précis,

je touchai enfin la terre d'avenir et de régénération.

L'arrivée du brick, un coup de canon qu'il avait tiré, et le départ de la chaloupe qui m'amenait au rivage, avaient attiré tous les colons présents en ce moment sur ce point, et je fus saluée par eux d'un chant grave et touchant dont le refrain était :

Partons, partons pour la terre promise,  
Il faut un nouveau monde à des destins nouveaux.

Cet accueil inespéré, ces accens si doux et si purs, la vue de cette terre qui réveillait en moi mille pensées tumultueuses, m'arrachèrent des larmes involontaires, et me causèrent la plus ravissante des émotions. Je baisai le sable de la plage, et si plusieurs dames accourues ne m'avaient reçue dans leurs bras, et secourue, l'excès de la joie m'aurait sans doute ôté l'usage de mes sens. Comment reproduire les premiers momens passés parmi les disciples de Fourier. Toutes les questions restées sans réponse, les cris, les transports, cette confusion pleine de charmes, qui animent l'entrevue d'anciens amis qui se revoient après une longue absence, ou de sectaires passionnés comme nous, qui sont aussi des amis, animés d'une même ardeur, qui se sont cherchés et qui se retrouvent? Tout cela se sent trop bien pour se décrire comme il faut. Quelles paroles pourraient peindre ces émotions vivantes et passionnées qui se décolorent, même dans la mémoire de ceux qui les ont ressenties?

Après un modeste repas, et quelques heures données à cette première entrevue, on me prépara un

lit, où un long sommeil vint effacer les fatigues que j'avais essuyées pendant mon voyage.

Le lendemain en m'éveillant, ma première pensée fut de bien m'assurer que j'étais enfin sur la terre si long-temps désirée de la réalisation, et que je n'étais pas le jouet d'un rêve de mon imagination. Cette certitude me fut bien douce, et je pris la résolution d'employer toutes mes facultés à assurer la réussite d'une si grande œuvre. C'est par les actions que les grandes convictions se manifestent; que sert de croire si l'on reste inactif, c'est la foi qui sauve, mais elle sauve parce qu'elle engendre la charité, et c'est la charité qui réalise.

Tous mes amis de la veille étaient occupés chacun de son côté, mais bientôt un modeste déjeûner nous réunit. J'y pris les informations qui m'étaient nécessaires pour mon établissement; j'appris les formalités exigées pour mon inscription dans les cadres de la colonie phalanstérienne, et bientôt chacun retournant à ses occupations me laissa la liberté que je désirais pour faire mes premières observations. Les colons du Sahy, que l'on peut regarder comme les éclaireurs de la phalange qui se forme en ce moment à Paris, souffrent une grande partie des inconvéniens du morcellement qu'ils sont appelés à détruire. Comme leur œuvre est toute préparatoire, ils sont obligés de se disséminer sur une longue surface pour y mener de front tous les travaux, qui ne souffrent aucun retard. Organiser une colonie, quelle tâche gigantesque! Hélas! ils sont déjà si rares les hommes qui savent administrer une société déjà toute faite. Qu'est-ce donc quand il s'agit de la créer de toutes

pièces, d'en prévoir tous les besoins, d'en ménager tous les rapports? Ce n'est que d'aujourd'hui que j'en comprends toutes les difficultés. J'ai juré d'y contribuer de toutes mes forces; mais je préfère jouer un rôle secondaire, que d'ordonner la mise en scène de ce drame immense. Heureusement que son ordonnateur s'y entend mieux que moi. Puisse le Ciel le soutenir jusqu'au bout et adoucir les difficultés de son œuvre.

Les colons du Sahy ne jouissent donc qu'imparfaitement aujourd'hui des avantages de l'association. Un groupe de pêcheurs est établi dans une île voisine du rivage. Il fournira un supplément abondant et agréable à l'alimentation de la colonie. Un autre s'occupe de la forge; plus loin s'élève une briquetterie, cinq minutes plus loin, un petit établissement pour l'exploitation des bois. Là commencent de vastes parcs pour l'éducation des troupeaux. Toute cette propriété du bord de la mer qui a été acquise par le fondateur, est destinée en général à cette branche de l'industrie agricole. C'est M. Trubert, agriculteur très-capable, venu avec le détachement de la Neustrie qui est chargé de cette partie intéressante. Il remplira, quand l'heure sera venue, les espérances qu'il a fait concevoir. Une grande partie de l'œuvre préparatoire repose sur lui. C'est grâce à lui que le nouveau convoi aura des œufs, du beurre, du lait et de la viande. Deux cents hommes, voilà une famille un peu nombreuse pour consommer les produits d'une ferme!

Arrivée au pied des montagnes, je vis les fondemens d'une maison commencée pour le fondateur.

Il l'a fait suspendre pour en faire une en bois et en feuillage. Tout pour le nécessaire, on pensera plus tard à l'utile, voilà sa devise aujourd'hui, et chacun la comprend, parce qu'il prêche d'exemple.

J'entrai dans le chemin Buchlé qui a rendu de grands services pour l'exploitation des bois et j'arrivai à la maison Picot, nom que la reconnaissance a donné à ce premier édifice sociétaire, en raison des services éminens rendus à la cause de la colonisation par l'homme de dévouement et d'intelligence qui porte ce nom. Un jour, on écrira l'histoire du premier phalanstère, et l'on saura ce que le Brésil et l'humanité lui doivent. Sans lui, jamais il n'y aurait eu de colonie du Sahy, et bien que des préventions légitimes semblaient lui interdire le rôle de protecteur qu'il a accepté, tout s'est tu devant une belle action à faire. M. Picot est rédacteur en chef du Journal du Commerce de Rio-Janciro. Quel modèle pour les journalistes parisiens dont le mauvais vouloir a tué Fourier! quel reproche vivant pour les méchants et les lâches, que la conduite d'un homme honnête et courageux.

La maison Picot est une halte faite à l'entrée des bois vierges. Il a bien fallu prendre un point d'appui avant d'attaquer cette nature gigantesque, devant laquelle l'homme sent profondément son impuissance. On a donc semé un champ sur cette lisière des forêts, et aujourd'hui, après une récolte satisfaisante, on le sème une seconde fois. Il y a là une boulangerie qui fournit du pain à toute la colonie. La maison est vaste et suffit au logement des colons qui n'ont point encore pu s'installer dans le Sahy.

Je fus également fêtée, hébergée, questionnée par les travailleurs de la maison Picot. J'y passai le reste de la journée dans la famille de M. Mangin, et le lendemain je partis accompagnée par lui pour l'intérieur du Sahy.

C'est à ce courageux ingénieur que l'on doit l'ouverture du chemin qui mène au centre de la concession coloniale, pendant une longueur de 2,400 toises; à travers les plus affreux précipices, par-dessus la cime d'une double chaîne de montagnes, il a conduit et tracé une ligne savante qui élude toutes les difficultés principales; mais telles sont les brusques aspérités de ces gorges sauvages que dix-sept fois sa ligne s'est trouvée rompue, et que dix-sept ponts lui ont été nécessaires pour la renouer et assurer la communication des plaines centrales au rivage.

Je ne suis point ingénieur, mais grâce aux explications de M. Mangin, j'appréciai en partie le mérite de sa pénible création, dont la nécessité est évidente. Sans elle, pas de Sahy, sans le Sahy pas de phalantère. Gloire à celui qui a pris possession du territoire sacré!

Au sommet de la deuxième chaîne m'attendait un spectacle fait pour me plaire. Au coude formé par le chemin Mangin, avant la descente, un pan de forêt abattu, laisse apercevoir toute la plaine du Sahy. On entend à ses pieds le bruit des cascades de la rivière, qui semblent appeler l'industrie européenne; à quelques lieues de soi, on a une chaîne parallèle qui borne au nord la plaine du petit Sahy et la sépare de celle du grand Sahy; plus loin, à droite, on aperçoit à l'horizon la rive lointaine de l'Océan, et

au milieu de la vaste plaine boisée qui s'étend sous vos regards, s'élève une colline de forme elliptique qui paraît être placée là comme le piédestal d'un immense monument ; une tracée visible à l'œil montre que le chemin est frayé depuis les cascades jusque là. Déjà un vaste emplacement est défriché au sommet de ce monticule, et, comme je le montrai à M. Mangin : « C'est là, me dit-il, que nous élèverons « le premier phalanstère. »

Déjà, à Condé-sur-Vesgres, mon cœur avait tressailli, quand on m'avait montré les premiers rudimens de l'édifice humanitaire, mais la pensée affligeante de tant de travaux perdus, de tant de dévouemens épuisés, venait altérer une sensation si pure. Ici, rien de semblable ; cette nature noble et luxuriante du Nouveau-Monde est si bien en harmonie avec le développement de la pensée phalanstérienne ! Elle est si abondante en espérances et en promesses ! je m'y trouvai entourée d'hommes si courageux et si confians, que malgré les terribles épreuves d'un austère noviciat, je m'abandonnais sans réserve à toutes les impressions que me causait la vue de ce coin de terre promis à de si hautes destinées.

« Bénissez, ô mon Dieu, les travaux de ses hommes  
« dévoués qui viennent justifier la sagesse de votre  
« œuvre sainte ! En vain, toute l'époque leur crie  
« que l'espérance est folie, le dévouement une dé-  
« ception, ils ont confiance en vous, ô mon Dieu,  
« ils croient à la régénération du monde, et ils témoi-  
« gnent de leur foi par leurs œuvres. Et toi, Fourier,  
« réjouis-toi, ce n'est plus par la parole et la presse  
« que se fait la propagation, c'est par la culture et

« le travail. Le bruit de la cognée et de la hache,  
« que j'entends retentir dans les forêts vierges du  
« Sahy, te fera plus de disciples, que des milliers de  
« rames de papier imprimé. Réjouis-toi, Fourier, si  
« l'attente de la réalisation de la théorie enchaîne  
« ton âme dans les limbes d'un purgatoire plein d'an-  
« goises, l'heure de la délivrance approche, et le tra-  
« vail, cette prière par excellence, va briser les  
« chaînes qui la retiennent encore. »

Mon compagnon de voyage était heureux de mon enthousiasme, qu'il partageait, et moi je me sentais heureuse de voir enfin mon exaltation incessamment comprimée par le contact d'un monde railleur, comprise enfin et libre d'éclater aussi souvent qu'elle était réveillée par les tableaux, qui se succédaient sous mes yeux. Il fallut cependant s'arracher à notre contemplation et reprendre le chemin, qui, par des pentes bien ménagées, nous amena en dix minutes au bord du petit Sahy.

Là, M. Mangin me montra sur le sol les débris d'un ajoupa qui abrita le fondateur à sa première visite dans ces lieux. Il y a à peine dix-huit mois, que la volonté d'un homme de cœur l'amena en ce lieu désert. Depuis lors, il a passé un an à lutter contre la tiédeur des hommes, l'indifférence des corps politiques, la méfiance des administrateurs. Tout a cédé devant son infatigable persévérance, et aujourd'hui il vient à cheval au même endroit où l'homme ne pénétrait naguères qu'avec la plus grande difficulté.

D'immenses travaux ont été commencés un peu plus haut pour un barrage qui doit rendre le petit Sahy navigable jusqu'à la mer. Ce beau travail sera

sans doute achevé dans le courant de cette année, et alors, de tous les points de cette plaine fertile, les groupes agricoles pourront envoyer leurs produits aux magasins sociaux et à la mer.

Mais pendant que j'examinais les pesantes charpentes et les digues en maçonnerie, un joyeux chant arriva jusqu'à moi, et plus curieuse d'impressions morales, que de considérations industrielles, j'oubliai l'écluse et le barrage pour écouter la chanson imitée de Béranger que je transcris ici, et dont les sentimens étaient si bien en harmonie avec les lieux, les habitans et le but qu'on y poursuit :

O Béranger, dont l'accent prophétique  
Nous annonça l'avenir tant de fois,  
Et nous a dit la grande république  
Faisant l'aumône au dernier de ses rois .  
Pardonne-moi, si ma muse plus sage  
Rêvant aussi la chute du passé  
Du phalanstère en ses vers peint l'image  
Faisant l'aumône (bis) au vieux civilisé.

Par un beau jour de dix-huit cents soixante  
Le phalanstère étalait au Sahy,  
Des travailleurs la cohorte brillante  
Et séduisant le regard ébahi.  
Quand de vieillards une foule débile  
Par la misère et le chagrin brisés  
Vient à sa porte implorer un asyle  
Et le pardon (bis) pour des civilisés.

Au premier rang, d'une voix grave et fière  
Parle d'abord un pauvre et vieux soldat,  
Qui sans remords a dévasté la terre,  
Et triomphé sans enrichir l'État.  
Maudit le fer qui ravage et qui tue,  
Quand de besoins l'homme est martyrisé,  
Je viens, Fourier, embrasser ta statue,  
Je ne veux plus (bis) être civilisé.

Bientôt après désertant le prétoire  
Qu'il remplissait de sa criarde voix,  
L'air humble et doux, un homme en robe noire  
Proclame enfin la plus sage des lois.  
Ah ! de bonheur, quand tout homme s'enivre,  
Je le comprends, l'accord en est aisé.  
Oui, sans plaider l'humanité peut vivre  
Faites l'aumône (bis) au vieux civilisé.

Au procureur succède un moraliste,  
Grand professeur, nommé par l'Institut,  
Qui dix-huit ans, orateur et légiste,  
Fut un grand homme et jamais ne se tut.  
Quoi qu'un peu tard resté seul dans sa chaire  
Notre recteur s'est enfin ravisé,  
Je prêcherai, messieurs, le phalanstère,  
Ayez pitié (bis) d'un vieux civilisé.

Mais toi, pourquoi détournes-tu la face,  
Toi qui prêchais, quoique tiède et sans foi  
Approche aussi, va Fourier te fait grâce,  
Et ses bienfaits s'étendent jusqu'à toi,  
Sans ton secours et malgré toi peut-être,  
Il voit son œuvre enfin réalisé,  
Trois fois saint Pierre a renié son maître,  
Reviens à nous (bis) pauvre civilisé.

Organisons librement la série,  
Je viens ici désormais sans détour,  
Suivant les lois de la sainte harmonie  
Être disciple et maître tour-à-tour,  
Ouvrez-vous donc, portes du phalanstère ;  
C'est Infantin, dont l'orgueil est brisé,  
C'est Infantin qui vous fait la prière  
De n'être pas (bis) le seul civilisé.

Ah ! venez tous, venez fils du vieux monde,  
Venez à nous, nos bras vous sont ouverts,  
Et de Fourier la doctrine féconde  
Sans nul effort embrasse l'univers.  
D'un pôle à l'autre, une même patrie  
Remplit d'amours les cœurs électrisés,  
Plus de discords, le groupe et la série  
Ont entraîné (bis) tous les civilisés.

Je m'approchai pour complimenter le chanteur, M. Mazure, chef d'un groupe d'agriculture qui a défriché cinq ou six hectares de terre à ce point du Sahy, et qui s'occupait à les ensemer. Il pense même que la récolte sera pour la réception des frères que nous attendons.

Un second groupe fourni par un groupe de dix colons venus sur la Neustrie, poursuit, avec l'aide de quelques ouvriers brésiliens, un défrichement qui n'aura pas moins de douze hectares et qui promet des ressources encore plus abondantes. Ne vous arrêtez pas, fourmis laborieuses, de nouveaux essaims vous arrivent, soyez au niveau de votre mission, et que la divine abondance accueille dans quelques mois les candidats du premier phalanstère ! mais de quoi vais-je m'occuper, moi, pauvre femme ? Moi qui ne puis faire que des vœux pour ces champions invincibles qui combattent jour et nuit pour leur sainte cause, pour ces vastes intelligences qui ont tout prévu, tout coordonné et qui sourient de mes craintes, et me disent : tout arrivera à temps. Je m'en remets donc au pilote de la marche du navire ; il veille pendant que je dors, il mesure à chaque voile la portion de vent qui lui est nécessaire. Il a dans le ciel une étoile que je ne vois point et sur laquelle il règle notre course. Tous les écueils que je vois devant nous, je les redoute ; mais, lui, tient dans sa mémoire le compte de tous ceux qu'il a évités et se rit de mes terreurs puériles.

Il attend les secours et la sympathie de l'Europe intelligente ; mais il met toute son étude à pouvoir s'en passer, et nous promet que si les capitalistes du

vieux monde nous les refusaient, les forêts du Sahy, nous livreraient les six millions nécessaires à la construction du premier phalanstère. Je me sens forte de cette inébranlable conviction, de cette confiance qui semble commander au succès, mais je m'indigne contre la froideur de l'Europe qui ne nous envoie aucune marque de sympathie.

Le seul journal qui ait été envoyé au Sahy est la *Phalange de Londres*, rédigée par M. Doherty. Que font donc les presses parisiennes ? Oh ! quelle honte pour notre époque, si elle ne fait rien pour une si belle entreprise, si elle attend le succès pour l'applaudir et la comprendre. Quelle honte surtout pour les phalanstériens s'ils restent neutre dans cette grande lutte et n'apparaissent pas sur le grand champ de bataille où se joue en ce moment l'avenir de l'humanité.

Si j'étais un jour, un seul jour,  
Le Dieu qu'au Sahy l'on implore,  
Sous ma justice, avant l'aurore,  
Tout roi pâlirait dans sa cour.  
Pour les colons tout mon amour,  
Je saurais, trompant les oracles,  
De miracles semer leurs pas,  
Ils ont mérité des miracles,  
Hâtons-nous, l'honneur est là-bas (BIS).

Hâtons-nous, mais je ne puis rien ;  
O roi des cieux, entends ma plainte,  
Père de la liberté sainte,  
De ce peuple unique soutien,  
Fais de moi son ange gardien.  
Dieu donne à ma voix la trompette  
Qui doit réveiller du trépas,  
Pour qu'au monde entier je répète  
Hâtez-vous, l'honneur est là-bas (BIS)

Que Béranger me pardonne de détourner ce noble appel, pour une cause aussi belle, que celle qui l'a inspiré primitivement ! Ah ! si ces lignes tombaient sous ses yeux, peut-être pourraient-elles lui inspirer encore un hymne, qui sent une action généreuse. Il a juré de ne plus rien donner au public. Mais quelle tentation pour cette âme généreuse, quelle tentation que celle de faire du bien ! le serment n'y résisterait pas, et quel secours pour nous qu'un chant de Béranger ! Notre cause n'aurait pas besoin d'autre soutien. *Les fous, les quatre âges historiques*, sont un salut adressé par le poète à de séduisantes théories. Il doit à la réalité, l'aumône qu'il a faite aux idées. Prophète, qui a béni les plans d'une magnifique entreprise, bénis aussi les guerriers qui combattent et qui meurent pour elle.

Voilà ce que j'ai vu à mon arrivée au Sahy, et chaque jour me confirme dans l'idée que l'heure de la réalisation a enfin sonné. Certes, il ne faudrait pas que les nouveaux convois que nous attendons pensent venir à une fête. Des abris et une nourriture grossière, voilà tout ce que nous avons, tout ce que nous pouvons offrir. La rude existence des bois n'a rien qui offre l'image de l'industrie attrayante. Mais qui ne se soumettrait aux plus rudes privations en pensant à la grandeur, à la proximité de notre but sublime ? Que de fois dans des courses, au sein des bois vierges, ne me suis-je pas trouvée réduite à une poignée de manioc, à un morceau de viande salée pour nourriture, et à dormir au pied d'un arbre enveloppée dans le manteau d'un de mes compagnons de voyage. Toutes ces fatigues nous les épargnons à

ceux qui viennent après nous. Mais ils en auront encore, qu'ils soient tranquilles. Il y a ici l'emploi de tous les dévouemens. Si les hommes qui nous arrivent y sont, comme je le crois, préparés, comme nous ils auront des joyeux chants, et les échos du Sahy continueront à répéter ces gais accens, ces hymnes d'Allegresse et d'espérance, auxquels je les ai trouvés accoutumés. Quant aux faibles de corps et d'esprit, qu'ils attendent encore, qu'ils laissent à de plus dignes leur part de danger et de gloire, leur part dans le travail et la rétribution. Bientôt les petites bandes auront à introniser parmi nous les jouissances du luxe et des arts, l'élégance du bon ton et des belles manières; mais pour quelque temps encore il nous faut de plus mâles champions. Place aux âmes ardentes et passionnées! Place aux infatigables athlètes! Place aux héroïques hordiers!

Quant à moi, je dépose ici mon bourdon et ma cape de pèlerine. Vouée corps et âme à la réalisation phalanstérienne, j'étais étrangère sur cette terre, tant que la théorie restait confinée dans les livres. Aujourd'hui qu'elle s'incarne et jette des racines dans le sol, je m'attache au lieu où elle doit croître, fleurir et s'étendre. Comme une tendre mère, je suivrai avec amour les développemens du germe sacré, je souffrirai de ses peines, je m'exalterai de sa vie, et si quelque ouragan imprévu venait briser sa tige délicate, oh! alors, je n'aurais plus rien à demander au monde, que quelques pieds de terre pour reposer aux lieux où auraient péri toutes mes espérances.

LOUISE BACHELET.

---







